

SANS TITRE (quoique...)

I

Hal ne répond plus. Ce monstre d'électronique est maintenant trop vieux. Voilà plus de trente ans que je suis embarqué dans cette aventure. Voilà plus de trente ans que Kubrick (paix à son âme !) me promène dans cette pellicule qui se mord la queue. Plus de trente ans que je dois lâcher Poole dans le cosmos pour pouvoir rentrer dans mon vaisseau spatial. Plus de trente ans que je fonce vers Jupiter, bombardé par d'innombrables flèches de feu... Mais, maintenant, je suis en 2001. Vraiment. Non pas le 2001 de cinéma qu'un metteur en scène un peu détraqué a choisi pour raconter une fable à vrai dire assez simpliste. Non, il s'agit du vrai 2001, la première année du XXI ème siècle. Ceci explique pourquoi Hal est devenu fou et ne m'obéit plus. À force d'être déconnecté, – sa triste voix qui s'alentit pour disparaître dans le ronronnement du projecteur, - il n'a plus la force de reprendre son rôle de monstre technologique qui se révolte contre ses maîtres humains. Alors, que vais-je devenir, moi ? J'appuie sur toutes les commandes... Rien. Le vaisseau fonce dans l'espace vers je ne sais quoi, vers je ne sais où. Les uns après les autres, les écrans de contrôle s'éteignent. La valse du « Beau Danube bleu » peu à peu tourne au désastre. Bientôt, l'obscurité sera totale, je ne verrai plus rien, que les lueurs pâles des étoiles, au loin. Et l'oxygène qui se raréfie... J'ai de plus en plus de difficultés à respirer. Il faut que je me lève... c'est dur... je dois atteindre le respirateur de secours... un pas... un autre... titube... tombe... non ! ... accroche respirat.... J'inhale quelques bouffées... Ouf ! Je me sens mieux. Je peux maintenant rejoindre mon poste. Mais pourquoi ? Plus rien ne fonctionne. Même pas le moteur qui, lui aussi, s'est arrêté. Le vaisseau, sur sa lancée, fonce dans le silence...

Alors, j'entends les voix, les voix qui viennent de loin, de là-bas, de l'autre cosmos, et qui maintenant m'entourent, me cernent, m'enveloppent de leurs mélodies doucereuses, anesthésiantes, et je m'endors, et je rêve que je suis non pas dans ce vaisseau complètement déjanté filant dans le vide, mais chez moi, dans mon lit, près de ma femme encore assoupie, qui va bientôt se réveiller et me demander pourquoi je crie. Mais les voix se sont faites plus stridentes, et je me retrouve assis au poste de pilotage, les mains sur les commandes inutilisables, contemplant à travers le hublot l'immense toile noire du ciel piquetée de jets de lumière qui, parfois, me frôlent pour disparaître en un centième de seconde derrière moi, eux aussi aspirés par je ne sais quelle force tutélaire, s'épuisant dans leur course incandescente pour, finalement, peut-être, s'effacer, s'évaporer dans l'espace, à moins qu'ils n'aillent s'écraser sur quelque satellite,

comme moi, comme moi qui vais me scrasher, je le sais, et les voix montent encore d'un ton, et je ne peux plus supporter leur sifflement qui me perce les oreilles, alors je crie, je hurle pour résister, pour ne pas devenir fou...Haaaa ! L...

II

- ...ucie ! ... Lucie !...

Ça y est ! Mon cri l'a réveillée. Moi aussi. Non, je ne rêve plus. Je ne suis pas ce spationaute qui, à bord d'un vaisseau fou, fonce vers sa mort ; je ne suis pas le héros en celluloïd qu'on projette sur un carré blanc pour la 12345 ème fois ; je suis bien dans mon lit, à côté de ma femme qui s'inquiète :

- Mais qu'est-ce que tu as à crier comme ça ?

Alors, je lui conte mon cauchemar, « 2001, Odyssée de l'espace », Hal, Pool, Jupiter, les bolides de feu qui m'effleurent, les voix stridentes qui m'agressent..., et ça la rassure. Pas moi. Quand je me croyais dans l'espace, j'ai rêvé que j'étais dans mon lit, avec ma femme qui me demandait pourquoi j'avais crié. Et maintenant ? Si c'était encore un rêve... Pas possible : Lucie me secoue, me pince, me pousse, exaspérée par mon apathie.

- Allons ! Ne reste pas comme ça, paresseux ! Bouge-toi de là ! Lève-toi donc !

Et un coup de pied dans les mollets en prime ! Non, décidément, je ne rêve pas : c'est bien ma femme, la vraie. Soulagé, je me dirige vers la cuisine, j'appuie sur le bouton de la cafetière électrique, je place des bols sur la table. Décidément, cette vie de tous les jours est bien agréable ! Même mes collègues de travail, je sens que je vais les trouver sympathiques...

Allez ! Il faut y aller. Au revoir Lucie ! À ce soir... Marches de l'escalier... Porte d'entrée qui résiste... Trottoir glissant de pluie. Décidément, ce temps ! ... Courir, le bus arrive... Coincé entre un imper verdâtre et un manteau beige clair... Prochain arrêt... Ça y est... Plus que trois minutes... Et les gouttes qui dégoulinent sur mes lunettes... Enfin ! ... Salut ! Ah, oui, quel sale temps ! ... Alors, ce week-end ? ...Bof ! ... Bonjour, mademoiselle. Du courrier ? ...Tiens ! ... Et qui était-ce ? ... Pas voulu dire son nom ? ... Encore un petit plaisantin. Et vous êtes certaine que c'était pour moi ? ... Comment ? Une drôle de voix ? Pourquoi : drôle ?... Pardon ? ... Comme la mienne ? ... Vous avez même cru que c'était moi ! ... Ce serait original que je me téléphone à moi-même ! ... Bon, laissons cela... Sans importance... Au travail... Veuillez prendre en notes... Oh, ce téléphone ! Pas moyen d'être tranquille !...Quoi ?... C'est pour moi ? Qui est-ce ?... Le rigolo qui a ma voix ? Passez-le moi ! Je vais vous l'expédier, celui-là ! Ça ne va pas être long !

- Oui, c'est moi. Que me voulez-vous ?... Me voir ? Mais, cher monsieur, vous pouvez venir au siège social où je travaille. C'est boulevard... Comment ?... C'est personnel ?... Dans ce cas, je ne peux rien faire pour vous : j'ai énormément de travail, et je vous avoue que je n'ai nulle envie de perdre mon temps avec un inconnu qui refuse de dire son nom !... Quoi ?... Vous n'êtes pas un inconnu pour moi ?... Nous nous connaissons très bien ?... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?... Comment vous appelez-vous ?... Jean-Pierre Pruvost ?... Alors, celle-là, elle est bonne !... Quelle blague ! Jean-Pierre Pruvost, c'est moi ! C'est mon nom ! Il s'agit sans doute d'homonymie !... Non ?... Allons ! Arrêtez immédiatement ! Je vous l'ai dit : je n'ai pas de temps à perdre... Oui, c'est vrai. Nous avons la même voix. Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? Vous pouvez être un bon imitateur !... Comment ?... Mais non, je n'ai pas peur !... Et pour vous le prouver, je vais aller au rendez-vous que vous me fixez ! Et sur l'heure, encore ! Je suis impatient de voir à quoi peut ressembler celui qui prétend être moi !...Ça oui ! Ça va être drôle !... À tout de suite, monsieur... Moi !... Mademoiselle, annulez tous mes rendez-vous. Je sors... Fichez-moi la paix ! Et débrouillez-vous comme vous voulez !... Je ne suis là pour personne !... Jusqu'à quelle heure ?... Je n'en sais rien ! Et je m'en contrefiche !... Ah ! Il va m'entendre, ce petit plaisantin !...Re-salut.... Oui, je sais, ça n'a pas duré longtemps, mon travail ! Tu sais bien que je suis payé à ne rien faire !... Quel imbécile, celui-là !...Allez, vite, un taxi !... Oh, quelle veine ! Juste un à la station !... Bonjour.... Rue Beauregard, s'il vous plaît... Oui, c'est du côté de République... C'est chauffeur de taxi, et ça ne sait même pas le nom des rues !... Enfin... L'essentiel est qu'il ne lambine pas. J'ai déjà perdu trop de temps avec cette histoire idiote !... Mais je me demande bien comment cet énergumène connaît la rue Beauregard, la rue de ma jeunesse où je n'ai pas remis les pieds depuis au moins dix ans... Pure coïncidence, peut-être... Vous ne pouvez pas rouler un peu plus vite ?... Non ?... À cause des embouteillages... Ah oui ! bien sûr, les embouteillages, c'est vrai... Qu'est-ce qu'il me veut, ce type du téléphone ? Si c'est du chantage, il tombe mal : je suis complètement à sec... Et puis, je n'ai rien à me reprocher ! Enfin, presque... Pas plus qu'un autre... Ah ! Nous y voilà !... Oui, arrêtez-vous là, au coin de cette rue... Tenez. Gardez la monnaie... Au revoir... Et ça ne dit même pas merci !... Eh bien, ce n'est toujours pas très animé, ce coin de Beauregard !... Pas un chat... En parlant de chat, j'espère que l'autre ne m'a

pas posé un lapin !... En attendant, je vais aller jeter un coup d'œil sur le 51 où j'ai habité pendant une vingtaine d'ann... Ouah ! Dis donc ! Ça ne s'est pas arrangé, le quartier ! Qu'est-ce que c'est moche !... Et si j'entrais au 51 pour voir ce que c'est devenu ?... La porte...Le même grincement qui m'exaspérait quand je rentrais tard, le soir, et que je ne voulais pas que mes parents m'entendent... Au fond, la loge du concierge... Tiens ! Plus personne... C'est désaffecté... C'est vrai que, de nos jours, ça coûte cher, une concierge... Et maintenant, l'escalier... Encore plus dégueulasse !...Allez, j'y vais ! Je suis curieux de voir comment c'est, là haut...

- Salut ! Alors, t'as trouvé le chemin ?

Il descend lentement l'escalier... Les tennis... Le bas d'un jean... Les mains dans les poches... Un pull bleu de marin qui me rappelle quelque chose... Il s'arrête, la tête restant dans l'obscurité. Je pense à un film expressionniste, allemand évidemment.

- Mais... je ne vous connais pas ! Qui vous permet de me tutoyer ?

- Oh que si, tu me connais ! Et moi aussi, je te connais !

C'est vrai : sa voix est... Mais on n'entend pas sa propre voix comme on entend celles des autres. Cette ressemblance ne veut rien dire. Et puis, tous ces mystères commencent à m'agacer !

- Ça suffit ! Avancez, que je voie à quoi vous ressemblez !

- À quoi je ressemble ? (Ricanement.) Tu ne t'en doutes pas ? Eh bien ! Tu vas avoir une surprise...

Un pas en avant... Sa tête sort de l'ombre... C'est moi !... Effarant, c'est bien moi ! Mais moi, jeune... moi, il y a dix ans... Je reste là, la bouche grande ouverte, essayant de reprendre ma respiration. L'autre triomphe :

- Surprenant, n'est-ce pas ? Mais tu verras, tu t'y feras ! J'avoue que ça doit faire un choc de se retrouver face à soi-même ou plutôt face à celui qu'on était dix ans auparavant.

J'expire un grand coup. Et je reprends pied, lentement : c'est un imposteur, c'est tout.

- Arrêtez votre cinéma ! Il s'agit d'une simple ressemblance que vous voulez exploiter ! Dans quel but, je ne le sais pas encore. Me soutirer de l'argent, sans doute !

- Que tu es devenu vulgaire ! Vraiment, je me préfère à toi ! Mais non, mon cher, je n'en veux pas à ta petite fortune, qui est, d'ailleurs, bien fluette, je le

sais ! Quant au fait de te ressembler, c'est normal, puisque je suis toi !

- Ça, mon vieux, vous ne me le ferez jamais croire ! Le physique, c'est une chose : les sosies, ça existe. Mais je vous mets au défi de connaître ma vie, ma mentalité, mes pensées d'il y a dix ans !
- Qu'en sais-tu ? Interroge-moi, et tu verras.

Toutes les questions les plus intimes sur les sujets les plus secrets y passent. Ce que je croyais être le seul à connaître, il le sait aussi. Il n'ignore rien de ce que j'étais, et il étale devant moi, comme un brocanteur à la foire, toutes mes petites misères, mes pulsions les plus honteuses que je m'étais efforcé d'enfouir au fond, bien au fond de moi-même, afin de les oublier, de les occulter, de me les nier. Ces dessous malpropres, impossible qu'il en ait eu connaissance par un tiers : je ne les ai dévoilés à personne. Alors, comment ? À moins que ce qu'il raconte soit la vérité ! Mais c'est invraisemblable !

- Que me voulez-vous en fin de compte, puisque l'argent ne semble pas vous intéresser ?
- Je veux te cracher à la gueule ! Je veux te hurler tout mon dégoût ! Je veux t'écraser de mépris !
- Et pourquoi donc ? Je ne vous ai rien fait !
 - Comment ! Tu oses dire que tu ne m'as rien fait ! Mais regarde-toi dans une glace, et regarde-moi ensuite ! Tu vois ce que tu étais ! Et tu vois ce que tu es devenu ! Moi, je suis... enfin, tu étais... plein d'espoir, avec un idéal, celui de rendre tous les hommes heureux, tous frères, celui de punir les méchants, les affameurs d'enfants, les fauteurs de guerre, les gros capitalistes qui s'enrichissent en exploitant la misère du peuple ! Et toi, tu ne crois plus en rien ! Tu te préoccupes de ta fiche de paye, du temps qu'il fera pendant tes vacances, et des humeurs de ta femme ! Je ne veux pas devenir ce que tu es ! Je suis venu te tuer !
 - Ça, au moins, c'est original ! Si j'accepte de croire en votre petite histoire, vous voudriez, vous, c'est-à-dire moi voilà dix ans, me faire disparaître, moi, c'est-à-dire vous dans dix ans ? C'est grotesque !
 - C'est toi, le grotesque, car tu refuses cette évidence : je suis venu te tuer pour ne pas devenir ce que tu es devenu. Ainsi, je pourrais peut-être vieillir en continuant à croire en la beauté du monde, et en la bonté des hommes.

Et il franchit la dernière marche de l'escalier, un léger sourire fléchissant la commissure de

ses lèvres, un sourire que je connais bien : c'est le mien, un sourire qui m'exaspère au plus haut point quand je le capte dans un miroir. Fou, fou de rage, fou de désespoir, fou de honte, je ferme les yeux et mes mains s'accrochent au cou de ce dément, et je serre, je serre... Mais lui aussi essaie de m'étrangler : je sens ses mains sur mon cou, et qui serrent, qui serrent... J'ouvre avec peine les yeux ; il est là, devant moi, toujours souriant, les bras le long du corps, immobile. Mais..., comment fait-il pour m'étrangler ? Qu'importe ! Je dois le tuer ! Alors, je serre, je serre... Ma vue se brouille... L'air ne passe plus... Je fléchis peu à peu... je ne suis plus lu...ci...

III

- ...Nation !

Devant moi, le gros homme vocifère. Il clame son indignation devant ce qu'il nomme « les turpitudes gouvernementales » ; et ses moustaches tombantes s'affolent au rythme de son mécontentement. Cet imbécile m'a réveillé, mais il a bien fait. J'étais entrain de cauchemarder. C'est fou ce que les rêves nous font vivre,... ou revivre ! Pas étonnant si les Anciens y voyaient des interventions divines... J'espère que ce n'est pas Dieu qui m'a envoyé ce délire où je tentais d'étrangler celui que j'étais dix ans auparavant, et où je finissais par m'étrangler moi-même ! Étrange ! Et rien de plus contraire à ma nature que cet auto-homicide surréaliste ! Enfin ! J'ai encore dix bonnes minutes avant Vierzon, et je ne dois pas me rendormir. Que dit donc le brave patriote ? Ses trompettes de Jéricho vont me tenir éveillé.

- ... si cette bande de lopettes ne les avait pas laissé s'emparer du pouvoir ou plutôt des pouvoirs. Car ils sont partout, non seulement dans la politique, dans les affaires, mais aussi dans la presse, dans le spectacle... Tenez, le cinéma est entre leurs mains, c'est clair comme de l'eau de roche ! Et l'enseignement ! Ah ! elle est belle notre jeunesse ! Ce n'est pas étonnant qu'on ait perdu la guerre !

Son voisin secoue vigoureusement la tête pour lui montrer qu'il approuve, ô combien !, ses sages paroles qui avaient l'avantage d'être d'une platitude à faire pleurer. Afin ne pas demeurer en reste, et d'affirmer son loyalisme de bon Français, il lui susurre, en jetant des regards suspicieux sur les occupants du compartiment, - et j'en fais partie :

- Bien sûr ! Et vous savez, ils sont partout ! Ils se cachent, changent d'identité, se font refaire le visage ! Mais moi, je les détecte tout de suite ! Je les sens ! Ils ont une odeur particulière qui ne trompe pas !

Décidément, ces imbéciles deviennent de plus en plus méchants : ils ne pensent qu'à mordre ! Inutile de les écouter cracher leur venin qui, contre ma volonté, m'atteint et me fait souffrir. Pensons plutôt à Hélène et aux deux moussaillons que je vais bientôt revoir, après cette longue séparation. Dieu ! Que ça été dur ! Mais il le fallait, il fallait qu'ils soient en sécurité. Maintenant, chaque tour de roue me rapproche du moment béni où ils sauteront dans mes bras en criant : Papa !

On arrive bientôt à Vierzon. Cette campagne est vraiment laide, d'une platitude à faire peur ! Les maisons se multiplient, montent vers le ciel, étage après étage. Peut-on parler de banlieue pour une si petite ville ? Les embranchements des rails deviennent de plus en plus nombreux. Le train ralentit. Quelques voyageurs se lèvent, se dressent sur la pointe des pieds pour atteindre leurs valises ou leurs paquets coincés dans les porte-bagages. Moi, je n'ai que ma serviette et mon pardessus, je suis vite prêt.

- Au revoir, messieurs. Et bonne continuation !

Ils me regardent, étonnés, méfiants. Qu'est-ce qu'il leur veut celui-là ? Trop poli pour être honnête !

- `soir.

Et ils reprennent leur passionnante conversation ponctuée de : « alors, il m'a dit » et de « et j'ai répondu », tout en me regardant piétiner dans le couloir obstrué. Je me permets un petit signe amical et ironique de la main, comme les jeunes enfants quand, impatients d'aller retrouver leurs jouets, ils se hâtent de se débarrasser de vous. Je descends sur le quai, tourné vers le couloir : c'est plus pratique pour tenir les deux poignées qui...

- Monsieur Hatton ?

Diction parfaite avec, cependant, une légère accentuation des dentales. Je me retourne lentement. Hatton, c'est mon nom d'emprunt, celui qui figure sur ma carte d'identité, là, dans la poche intérieure de ma veste, sur mon cœur. Elle ne résistera pas à l'examen approfondi des spécialistes. Voilà, je me suis retourné. Devant moi, un monstre, jeune, blond, svelte, en uniforme noir, avec un double éclair sur le col. Il est entouré par deux chiens de garde hargneux, en imperméable et chapeau mou. Je m'entends répondre d'une voix ferme, détachée.

- Exact. C'est à quel sujet ?
- Veuillez nous suivre, s'il vous plaît.

Et ceci avec une légère inclinaison du buste du meilleur effet. Les voyageurs pressés, qui jettent un rapide coup d'œil en passant, peuvent croire (mais le croient-ils ?) à une courtoise invitation. Précédé du noir chérubin, entouré des deux molosses, je fends la foule qui instinctivement s'écarte et se tait sur notre passage. Une voiture, une traction, noire bien sûr, nous attend devant la gare. Le sombre envoyé de l'Enfer devant, à côté du chauffeur ; moi et mes anges gardiens, compressés à l'arrière. Rapide, trop rapide trajet. Arrivée sur les chapeaux de roues dans la cour d'un bel hôtel particulier transformé en repaire de bourreaux. On m'éjecte cette fois sans courtoisie de la Citroën, on me pousse rudement vers le perron, puis vers l'escalier. Montée vertigineuse, toujours sur les talons du beau petit soldat blond, raide comme seuls « ils » peuvent l'être, qui lève automatiquement le bras à la verticale quand il croise un de ses congénères, les deux chiens se contentant de grommeler un vague : « tler ! »

Cinquième étage, j'ai compté. Arrêt devant une double porte magnifiquement sculptée. Je reste avec les deux imperméables qui se mettent à fumer en échangeant quelques grognements, sans même daigner me regarder. Je suis étonné qu'ils ne m'aient pas menotté. Cela veut dire qu'on va m'introduire auprès d'une haute autorité ; de ce fait, je dois être présentable. Les réjouissances, ce sera pour après.

La porte s'ouvre. Le noir me fait signe d'entrer, puis, d'un revers de main, il renvoie la garde prétorienne.

Devant son bureau, Éric von Stroheim, sans sa gouttière et sans son monocle, mais avec son fume-cigarette. Lui aussi, en uniforme noir. Et qui me toise, ou plutôt, qui me considère d'un air écœuré, comme si j'étais un étron.

- Bonchour...

Nettement plus d'accent que la petite gouape blonde.

- ... « monzieur »...

Les guillemets sont perceptibles : de toute évidence, cela lui coûte de me donner ce titre, à moi qu'il doit considérer comme une chose répugnante qu'on écrase avec une moue de dégoût.

- Comment dois-je vous z'abbeler ?...Hatton ? ... ou... Rosenberg ?

Ça va. J'ai compris. Inutile de feindre.

- À votre guise.

- À ma Quise ? Mais vous êtes vraiment très z'aimable ! Eh bien, comme je brevère touchours la férité,...n'est-ce pas, Otto ?...

Claquement sec des talons, sourire en coin et légère inclinaison de l'ange noir. Vraiment, il est parfait dans le rôle de larbin !

- ... C'est bourquoi je brevère vous z'abbeler bar fôte féridable nom, celui de fos anzêtres : Rosenberg !

Je jette un regard circulaire. Devant la fenêtre, un secrétaire prend consciencieusement des notes. Dehors, il fait beau ; c'est un mois de mai idéal. Le ciel bleu, le soleil, le chant des oiseaux. Je crois que c'est tout cela qui me détermine. Car je sais ce qui m'attend : j'ai lu tant de livres sur ce sujet, en particulier des témoignages de rescapés des camps ! J'ai vu tant de films documentaires essayant de nous montrer l'horreur, comme celui de Rossif : « De Nuremberg à Nuremberg » ! Je ne me fais aucune illusion. Alors...

Bousculer le secrétaire,...TOUT... l'envoyer bouler dans un coin,... PLUTÔT... bondir sur sa table avant que les deux autres ne réagissent,... QUE... plonger vers la fenêtre,... CETTE... le ciel immensément bleu,...ABOMI... Hélène, le vide,... NATION...

ÉPILOGUE.

- *Hallucination ! Parfait, c'est parfait, mademoiselle ! C'est le mot exact : notre patient souffre d'hallucinations pendant son sommeil. C'est ce qu'il vient de nous révéler sous hypnose. Il était d'abord l'astronaute du film de Kubrick : « 2001, Odyssée de l'espace » dont le vaisseau spatial fonce vers Jupiter. Puis, il a cru se réveiller et avoir rêvé ; il était devenu alors un jeune cadre qui règle ses comptes avec celui qu'il était dix ans plus tôt. Intéressant pour nous ce dédoublement de personnalité ! Enfin, troisième stade, un juif arrêté par la SS et qui préfère se déféner plutôt que de subir les horreurs des camps.*
- *Horreurs, monsieur, ... si je peux me permettre... horreurs qu'il semble parfaitement connaître grâce à des livres et des films qui ont été édités ou projetés bien après la seconde guerre mondiale !*
- *Vous avez raison. Vous avez là un exemple typique de l'irrationalité des*

hallucinations. Je vous remercie de nous l'avoir signalé. Ce personnage « fictif » du juif est fort intéressant : non seulement parce qu'il révèle chez notre patient un fort sentiment de culpabilité – ayant sans nul doute tourmenté quelqu'un , il (je veux parler de notre patient et non de l'être projeté dans le rêve), il se châtie donc en devenant un persécuté-, mais parce qu'il (et là, je nomme l'être projeté dans le rêve et non notre patient), parce qu'il est au départ de cette série de cauchemars qui conduisent inmanquablement le héros – si je puis dire - à la mort.

- *C'est comme des rêves-gigogne ?*
- *C'est en effet cela. L'homme croit se réveiller, se souvient de son cauchemar, est heureux d'en être sorti,... et retombe dans un autre cauchemar. Ce qui est logique puisqu'il est rêvé par un autre !*
- *Qui, lui-même, est rêvé par un autre ?*
- *Exact.*
- *Et quand cela se termine-t-il ?*
- *Pour l'halluciné, peut-être jamais.*
- *Mais c'est horrible !*
- *Vous avez raison, mademoiselle, c'est horrible. Et c'est aussi fort dangereux pour notre patient lorsque l'hypnose aura cessé son effet et qu'il se retrouvera dans la réalité.*
- *Et pourquoi ?*
- *Parce qu'il se souviendra de tout ce qu'il a rêvé, et qu'il pourra peut-être se croire encore dans le cauchemar d'un autre. Ainsi, il ne pourra jamais atteindre la réalité de la vie.*
- *Et nous ? Ça peut nous arriver, ces hallucinations ?*
- *Non, rassurez-vous, mademoiselle. Il s'agit d'une maladie heureusement extrêmement rare, décelable dès l'adolescence. Nous n'avons rien à craindre. Quoique... j'avoue que ce ne me serait pas désagréable d'être rêvé par vous !*

Rires serviles des étudiants. Vraiment, Lejeune, quel phénomène ! Toujours en train de draguer ! C'était intéressant, son truc ! Oui, mais j'aimerais pas être à la place du pauvre gars quand il se réveillera et qu'il pensera être encore dans le cauchemar d'un autre ! T'as raison ! J'aime mieux ça pour lui que pour moi !

Le professeur Lejeune marchait d'un pas allègre. Son domicile n'était pas très éloigné de la fac, et aujourd'hui, il faisait si beau ! Comme dans le rêve du juif, le mois de mai étalait tous ses atours : soleil, ciel bleu et petit air frais ravigotant. En arrivant dans son jardin, il pensa soudain qu'il devait cueillir quelques roses pour sa femme : ce soir, c'était son anniversaire, et la belle broche qu'il lui avait achetée lui semblait incomplète sans les fleurs. Revenant avec un sécateur, il s'arrêta devant une magnifique « Reine des neiges » qui le guignait du coin de l'œil.

Un coup sec. Une goutte de sang qui coule. Il crut qu'une épine l'avait écorché. Non, rien de visible.

Deuxième claquement du sécateur. Un filet de sang. Ce n'est pas possible ! Il rêvait !

Une troisième rose, et le sang ruisselle sur sa main, le long de son bras. Il devient fou !

Et ces voix qui chuchotent tout autour de lui... Non ! Pas ça ! La tonalité monte vers les aigus, les voix deviennent stridentes... Pour se protéger, il plaque ses poings sur ses oreilles... Il hurle... Non, pas moi ! ...

Il s'aperçoit alors que les flèches de feu n'ont cessé de frôler le vaisseau spatial qui continue sa route vers Jupiter.